

24,03,2014 - Albina Belaboid

Le lourd rideau se lève ici sur un espace ressemblant vaguement à une piscine désaffectée (qui aurait été transformée en hangar), avec pour seuls éléments de décors quelques chaises renversées, des portes, des mannequins et des escaliers en métal. Tandis que Leporello passe la serpillière et que l'orchestre s'accorde, un claveciniste en perruque poudrée prend place en fond de scène. Sa présence permanente tranche avec le reste du décor et tout au long de la représentation, il se fera autant commentateur qu'accompagnateur des récitatifs, soulignant les arrières pensées des personnages.(...)

Ce prologue éclaire la veine macabre qui domine l'œuvre et justifie le parti pris du metteur en scène.

Ainsi tout au long de l'opéra, le débauché garde la blessure de son premier duel avec le Commandeur. Une marque sanglante qui renforce le caractère urgent du besoin de jouissance : une urgence vitale

qui se fait particulièrement sentir dans l'air du champagne (Fin ch'han dal vino) chanté à bout de souffle et dans une précipitation volontairement exagérée. Et dans sa course au plaisir, notre héros se fait ici plus violeur que séducteur – se masturbant frénétiquement sous les fenêtres d'une de ses cibles pour accompagner sa célèbre sérénade Deh vieni alla finestra. Dans le rôle-titre, le baryton Michal Partyka, déjà remarqué dans de précédentes productions, assume avec beaucoup d'élégance un costume blanc et une chemise à jabot de séducteur italien. Et si sa partition est exigeante, il se montre à la hauteur du personnage. Le jeu est parfaitement juste, la voix bien placée et l'intention tragique appuyée pour coller à cette mise en scène. (...)

La promesse d'une vision moderne de l'œuvre est tenue et un vent de jeunesse souffle bel et bien sur ce *Don Giovanni*.